

**PATRICIA
CORNWELL**

**UNE PEINE
D'EXCEPTION**

UNE ENQUÊTE DE KAY SCARPETTA

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ANDREA H. JAPP



La première édition de cet ouvrage a paru en France en 1997
aux Éditions du Masque. Une nouvelle traduction par Andrea H. Japp
a été publiée aux Éditions des Deux Terres en 2005.

Titre original :
CRUEL & UNUSUAL

Éditeur original :
Scribner, New York

© original : Patricia D. Cornwell, 1993
ISBN original : 978-0-684-19530-8

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, mars 2013

ISBN : 978-2-84893-137-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

Prologue

(UNE MÉDITATION
À SPRING STREET-SUR-DAMNATION)

Dans deux semaines ce sera Noël. Dans quatre jours ce sera le néant. Je suis allongé sur mon lit au sommier métallique, fixant mes pieds nus et sales et la cuvette blanche des toilettes dépourvue de lunette. Les cafards qui rampent sur le sol ne me font plus sursauter. Je les contemple du même regard qu'ils me réservent.

Je ferme les yeux, inspirant sans hâte.

Je me souviens de ces heures de canicule, lorsque je râtelais le foin, pour une paye misérable comparée à celle que recevaient les Blancs. Je rêve de faire griller des cacahuètes dans une boîte de conserve vide et de croquer dans des tomates bien mûres comme s'il s'agissait de pommes. Je me vois le visage luisant de sueur, au volant d'un pick-up, dans ce trou perdu que je m'étais juré de quitter parce que n'y subsiste nul futur.

Je ne peux pas aller aux chiottes, me moucher ni fumer sans que les gardiens prennent note de mes moindres

UNE PEINE D'EXCEPTION

gestes. Il n'y a pas de pendule, ici. J'ignore le temps qu'il fait dehors, et, lorsque j'entrouvre les paupières, je ne vois qu'un mur nu, qui s'étend à l'infini. Qu'est-ce qu'un homme est censé ressentir lorsqu'il est si près de sa fin ?

C'est comme une chanson triste, terriblement triste. Mais je n'en connais pas les paroles. Je ne m'en souviens plus. Ils affirment que ça s'est produit en septembre, lorsque le ciel ressemblait à un œuf de rouge-gorge, que les feuilles rousses semblaient prendre feu avant de rejoindre le sol. Ils disent qu'une bête a envahi la ville. Maintenant, un son a disparu.

M'abattre ne tuera pas la bête. La pénombre est sa complice, le sang et la chair ses délices. Parce que vois-tu, mon frère, lorsque tu penses que tu peux enfin fermer les yeux, c'est le moment d'être aux aguets.

Un péché en appelle un autre.

RONNIE JOE WADDELL.

1

Le lundi, durant lequel je conservai toute la journée la méditation de Ronnie Joe Waddell dans mon sac à main, je ne vis pas le soleil. Il faisait toujours nuit lorsque je sortis de chez moi pour rejoindre mes bureaux. Il faisait déjà nuit lorsque je rentrai. Une petite pluie fine dansait dans la lumière de mes phares. Le brouillard et le froid mordant rendaient l'obscurité presque lugubre.

J'allumai un feu de bois dans la cheminée de mon salon. Les champs, les fermes de Virginie défilaient dans ma tête. Des grappes de tomates mûrissaient au soleil. J'imaginai un jeune homme noir, suffoquant dans l'habacle surchauffé d'un pick-up, me demandant si le goût du meurtre habitait déjà son esprit à cette époque-là. Le *Richmond Times-Dispatch* avait publié la réflexion de Waddell et j'avais découpé l'article afin de le joindre aux autres pièces de son dossier qui gagnait en volume. Mais j'avais été débordée de travail et, du coup, la coupure de journal était restée dans mon sac.

UNE PEINE D'EXCEPTION

Je l'avais lue à plusieurs reprises. Sans doute la cohabitation de la cruauté et de la poésie chez un même être me surprendrait-elle toujours.

J'occupai les heures qui suivirent à régler des factures, rédiger quelques cartes de vœux de Noël, la télévision allumée mais muette. À l'instar de tous les Virginiens, lorsqu'une exécution capitale était imminente, j'apprenais par les médias si tous les appels avaient été rejetés ou si le gouverneur avait décidé d'accorder sa grâce. La nouvelle déterminait le reste : je pouvais aller me coucher, ou je devais reprendre la voiture pour rejoindre la morgue.

Il n'était pas tout à fait 22 heures lorsque le téléphone sonna. Je décrochai, certaine d'entendre mon adjoint ou quelque autre membre de mon personnel, dont la soirée, comme la mienne, était placée sous le signe de l'expectative. Au lieu de cela, une voix masculine que je ne reconnus pas hésita :

– Allô ? J'essaie de joindre Kay Scarpetta. Euh... le médecin expert général, le Dr Scarpetta ?

– C'est moi.

– Ah, bien... Je suis le détective Joe Trent, de la police d'Henrico County. Je suis vraiment désolé de vous déranger à votre domicile, embraya-t-il d'une voix tendue, mais euh... on est confrontés à un problème pour lequel on aurait besoin de votre aide.

– Quel problème ? demandai-je en fixant nerveusement l'écran de la télévision qui diffusait une publicité.

Pourvu que je ne sois pas appelée sur une scène de crime !

– Un gosse de treize ans, blanc, a été enlevé un peu plus tôt dans la soirée, comme il sortait d'une boutique du Northside. Il a pris une balle en pleine tête et on dirait qu'il y a aussi des composantes sexuelles au meurtre.

Mon estomac se noua comme j'attrapai un crayon et un bout de papier.

UNE PEINE D'EXCEPTION

– Où se trouve le corps ?

– Il a été découvert derrière une épicerie de Patterson Avenue, ça fait partie du comté. Je veux dire... euh... il n'est pas mort, docteur. Il n'a pas repris connaissance et personne ne semble vouloir se prononcer sur la suite. C'est sûr que je comprends que ça ne vous concerne pas, puisqu'il n'est pas mort, mais on ne sait pas s'il va survivre et, en plus, il porte des blessures vraiment bizarres. Enfin, je n'ai jamais rien vu de tel auparavant. Or je sais que vous, vous voyez des tas de cas différents, et je me disais que vous auriez peut-être une idée sur la manière dont ces blessures ont été infligées et pourquoi.

– Décrivez-les-moi.

– Bon, il y a deux zones distinctes. La première s'étend sur la face interne de la cuisse droite, assez haut, pas très loin des organes génitaux. La deuxième zone, c'est l'épaule droite. Des morceaux de chair ont été enlevés, découpés. En plus, il y a des coupures et des éraflures étranges sur le pourtour des plaies. Le gamin est au centre des urgences Henrico Doctor's.

– Avez-vous retrouvé les tissus excisés ?

Je fouillai ma mémoire à la recherche d'affaires comparables.

– Non, pas pour l'instant. Mais j'ai des gars sur place, qui cherchent. Peut-être que le gosse a été massacré dans une voiture.

– Dans quelle voiture ?

– Celle de l'agresseur. Le parking de l'épicerie dans lequel on a retrouvé le gamin est bien à cinq ou six kilomètres de la boutique où on l'a aperçu pour la dernière fois. Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit monté dans un véhicule, de gré ou de force.

– Avez-vous pris des clichés des blessures avant toute intervention médicale ?

UNE PEINE D'EXCEPTION

– Ouais, sauf que pour l'instant ladite intervention médicale est assez minime. Ils vont devoir procéder à des greffes tant il y a eu de peau arrachée. Les médecins ont parlé de greffes *totales*, je sais pas si ça vous dit quelque chose.

En effet, cela me disait qu'on avait débridé les blessures et que l'enfant était maintenu sous perfusion d'antibiotiques dans l'attente d'un greffon d'épiderme fessier. En revanche, si tel n'était pas le cas, s'ils avaient débarrassé les plaies des tissus trop abîmés avant de les suturer, il ne me resterait plus grand-chose à examiner.

– Ils n'ont donc pas recousu ?

– C'est ce qu'on m'a dit, docteur.

– Et vous souhaitez que j'y jette un œil ?

– Ah, ça serait vraiment super ! lança-t-il d'un ton où perçait le soulagement. Comme ça, vous pourriez vraiment bien examiner les plaies.

– Quand préférez-vous que je passe ?

– Demain, ce serait parfait.

– C'est entendu. Quelle heure ? Le plus tôt sera le mieux.

– À 8 heures ? Je vous attendrai devant l'entrée des urgences.

– J'y serai.

Le présentateur du journal télévisé me fixait d'un regard grave et pesant. Je raccrochai et récupérai la télécommande pour monter le son.

– ... Eugenia ? Savez-vous si le gouverneur a fait une déclaration ?

Un mouvement de caméra et le pénitencier d'État de Virginie envahit l'écran. On enfermait depuis deux siècles les pires criminels du Commonwealth dans cette bâtisse construite le long d'une des berges rocheuses de la James River, juste à la limite du cœur ancien de la cité. Les pancartes brandies par les opposants à la peine capitale se mêlaient dans l'obscurité à celles des enthousiastes de la

UNE PEINE D'EXCEPTION

chaise électrique ou de l'injection létale, et leurs visages se détachaient, implacables dans la lumière des projecteurs des équipes de télévision. Une vague glacée serra mes tempes lorsque je constatai que certains d'entre eux s'esclaffaient. Une jeune et ravissante journaliste vêtue d'un manteau rouge apparut. Elle expliqua :

– Comme vous le savez, Bill, une ligne téléphonique directe a été installée hier, reliant le bureau du gouverneur Norring et le pénitencier. L'absence de déclaration de la part de Mr Norring est très évocatrice. En effet, le mutisme du gouverneur est traditionnellement le signe que la demande de grâce a été rejetée.

– Et comment évolue la situation là-bas ? Selon vous, y a-t-il un risque qu'elle dégénère ?

– Pour l'instant, les choses semblent assez calmes, Bill. Plusieurs centaines de personnes se sont rassemblées devant les portes de la prison et attendent. De surcroît, le pénitencier est presque désert puisque les détenus, à l'exception de quelques dizaines, ont été transférés dans la nouvelle installation carcérale de Greenville.

J'éteignis la télévision. Quelques minutes plus tard, je roulais vers l'est, les portières verrouillées et la radio allumée. L'épuisement me gagnait, m'anesthésiant comme une drogue. L'engourdissement le disputait à l'abattement. Je détestais les exécutions. Je détestais devoir attendre qu'un homme meure. Je détestais enfoncer la lame de mon scalpel dans une chair humaine aussi tiède que la mienne. J'étais un médecin, doublé d'une juriste. J'avais été exercée à comprendre ce qui donnait la vie, ce qui l'éradiquait, on m'avait enseigné où se trouvait le bien, où nichait le mal. Et puis l'expérience était devenue mon mentor, et elle avait saccagé cette part préservée de moi qui se cramponnait à son idéalisme et à son pouvoir d'analyse. Quelle claque, quel sentiment d'échec pour un être habitué à réfléchir, de

UNE PEINE D'EXCEPTION

devoir reconnaître que de nombreux clichés sont fondés ! Il n'existe nulle justice sur cette terre. Rien ne pourrait jamais réparer ce qu'avait fait Ronnie Joe Waddell.

Il attendait depuis neuf ans dans le couloir de la mort. Je n'avais pas effectué l'autopsie de sa victime, assassinée avant que je ne sois nommée médecin expert général de l'État de Virginie et que j'emménage à Richmond. Cela étant, j'avais étudié tout le dossier, j'en connaissais chaque épouvantable détail. Dix ans plutôt, un 4 septembre, Robyn Naismith avait téléphoné à Channel 8, la chaîne de télévision où elle était présentatrice, afin de prévenir qu'elle souffrait d'un gros rhume et ne pourrait se rendre à son travail. Elle était ensuite sortie pour acheter des médicaments. Le lendemain, son corps nu et martyrisé avait été découvert dans son salon, adossé au poste de télévision. Une empreinte digitale sanglante souillait l'armoire à pharmacie de sa salle de bains. Elle avait été identifiée comme appartenant à Ronnie Joe Waddell.

Quelques véhicules étaient déjà garés derrière la morgue lorsque j'y parvins. Fielding, mon assistant-chef, m'avait précédée, tout comme mon administrateur, Ben Stevens, et la responsable de la morgue, Susan Story. La porte de la baie de déchargement était ouverte et la lumière intérieure éclairait avec parcimonie l'asphalte du parking. Un policier assis au volant de sa voiture de patrouille grillait une cigarette. Il en descendit lorsque je me garai.

– Est-ce bien prudent de laisser la porte de la baie ouverte ? demandai-je.

C'était un grand homme décharné, aux épais cheveux blancs. Je ne parvenais jamais à me souvenir de son nom, en dépit du fait que je l'avais vu à maintes reprises.

Il remonta la fermeture Éclair de son chaud blouson de Nylon en expliquant :

– Oh, pour l'instant, tout semble bien se passer, docteur

UNE PEINE D'EXCEPTION

Scarpetta. J'ai pas vu de fauteur de troubles dans les parages. Mais dès que les gars de la carcérale se pointeront, je refermerai tout et je m'assurerai que ça reste bouclé.

– Entendu, pourvu que vous restiez à proximité jusqu'à leur arrivée.

– Oui, m'dame, vous pouvez compter sur moi. Et puis y a deux autres policiers qui vont me rejoindre, au cas où on aurait un problème. J'ai l'impression qu'il y a pas mal de protestataires. Je suppose que vous avez lu dans le journal cette histoire de pétition que plein de gens ont signée avant de l'apporter au gouverneur. Même que tout à l'heure, j'ai entendu raconter que certains cœurs sensibles font la grève de la faim, jusqu'en Californie à ce qu'il paraît.

Mon regard balaya le parking désert jusque de l'autre côté de Main Street. Une voiture passa en trombe, ses pneus gémissant sur le bitume détrempe. Les trouées lumineuses des réverbères semblaient couler dans le brouillard.

– Eh ben, en tout cas, avec moi, ça risque pas ! reprit l'officier de police en protégeant la flamme de son briquet de sa main en coupe et en tirant sur une nouvelle cigarette. Je raterais même pas une seule pause-café pour Waddell, après ce qu'il a fait subir à cette Naismith. Vous savez, je me souviens bien d'elle quand elle passait à la télé. Moi, les femmes, je les aime comme mon café, avec beaucoup de lait et plein de sucre. Mais j'admets que c'était quand même la plus jolie Noire que j'aie jamais vue...

J'avais arrêté de fumer à peine deux mois plus tôt, et voir une cigarette aux lèvres de quelqu'un me mettait toujours les nerfs à fleur de peau.

– ... Doux Jésus, ça doit bien faire dix ans, maintenant, mais je me souviens du tollé que ç'a provoqué. C'est une des pires affaires qu'on ait connues dans le coin... On aurait cru qu'un grizzly s'était attaqué à...

Je le coupai net :

UNE PEINE D'EXCEPTION

– Vous nous tiendrez informés de la suite, n'est-ce pas ?

– Oui, m'dame. Y doivent me contacter par radio et je vous le ferai savoir aussitôt.

Il tourna les talons et rejoignit le confort relatif de sa voiture.

Les rampes fluorescentes qui illuminaient le couloir de la morgue décoloraient les murs, et une odeur écœurante de désodorisant prenait à la gorge. Je passai devant le petit bureau d'enregistrement où les entreprises de pompes funèbres paraphaient un registre pour chaque nouveau transfert de corps, puis devant la salle de radiographie, enfin devant la chambre froide, vaste pièce protégée par deux lourds battants d'acier dans laquelle se massaient des chariots à plateaux superposés. La salle d'autopsie était illuminée et les tables d'inox étincelaient. Susan aiguisait une longue lame et Fielding étiquetait la batterie de tubes qui recevraient les échantillons de sang. Tous deux semblaient aussi abattus et fatigués que moi.

Fielding leva la tête.

– Ben est en haut, dans la bibliothèque, il regarde la télé. Il nous préviendra dès qu'il y aura du nouveau.

– À votre avis, ce gars était séropositif ? demanda Susan comme si Waddell était déjà mort.

– Je l'ignore. Nous prendrons les précautions habituelles en enfilant deux paires de gants superposées.

Mais elle insista :

– Enfin, j'espère quand même qu'ils nous préviendront si c'est le cas. Vous savez, je n'ai pas confiance quand ils nous envoient les exécutés. À mon avis, ils se contrefichent que le gars soit séropositif, parce que ce n'est pas leur problème. Ce n'est pas eux qui pratiquent les autopsies et prennent des risques avec les lames et les aiguilles.

L'inquiétude de Susan au sujet des risques professionnels auxquels nous étions exposés, qu'il s'agisse de radiations, de

UNE PEINE D'EXCEPTION

maladies ou de substances chimiques, frisait de plus en plus la paranoïa. Cependant je la comprenais. Elle était enceinte de plusieurs mois, en dépit d'une silhouette inchangée.

Après avoir noué un tablier de protection en plastique sur ma blouse, je passai dans le vestiaire pour enfiler un pantalon de chirurgie en coton vert, des protège-chaussures, et récupérer deux sachets de gants de latex. J'inspectai le petit chariot qui jouxtait la table d'autopsie numéro 3. Tout avait été étiqueté, avec le nom de Waddell, la date, ainsi que le numéro de l'autopsie. Les tubes numérotés, les récipients, les boîtes et tout le reste finiraient à la poubelle si le gouverneur Norring intercédait en accordant une grâce de dernière minute.

À 23 heures, Ben Stevens descendit de la bibliothèque et hocha la tête. Nos quatre regards se portèrent vers la pendule murale. Un silence s'abattit dans la salle. Les minutes s'égrenèrent.

L'officier de police apparut, sa radio portable à la main, et son nom me revint soudain : il s'appelait Rankin.

– Le décès a été constaté à 23 h 05. Le corps sera là dans un quart d'heure.

L'ambulance fit marche arrière pour se positionner contre la baie de déchargement, accompagnant sa manœuvre d'un petit bip d'avertissement. Le hayon arrière s'ouvrit pour livrer passage à des gardiens de l'administration carcérale, en nombre suffisant pour réprimer une petite émeute. Quatre d'entre eux tirèrent la civière sur laquelle reposait le cadavre de Ronnie Waddell. Ils la portèrent le long de la rampe jusque dans la morgue, escortés de cliquetis métalliques et du chuintement de leurs semelles. Nous nous écartâmes de leur chemin. Ils ne prirent même pas la peine de déplier les roulettes du brancard, le déposant sur le sol

UNE PEINE D'EXCEPTION

carrelé pour propulser le corps sanglé et recouvert d'un drap ensanglanté comme s'il était étendu sur une luge.

Avant même que je puisse formuler ma question, l'un des gardiens expliqua :

– Il a saigné du nez.

– Qui cela ? demandai-je en remarquant que les mains gantées de l'homme étaient maculées de sang.

– Mr Waddell.

– Dans l'ambulance ? m'enquis-je, assez étonnée puisque, à ce moment-là, la tension du condamné devait être nulle.

Mais le gardien avait d'autres choses en tête, aussi ne reçus-je aucune réponse. Il me faudrait patienter pour obtenir une explication.

Nous déposâmes le corps sur le chariot qui attendait, garé sur la grande bascule de sol. Les mains s'activèrent, dessanglant, repoussant le drap. Les gardiens de l'administration pénitentiaire repartirent aussi abruptement qu'ils étaient apparus, et la porte de la salle d'autopsie se referma sans bruit derrière eux.

Le décès de Waddell remontait à vingt-deux minutes exactement. Des remugles de sueur me parvinrent, tout comme l'odeur de ses pieds sales et nus, et les relents vagues de la chair carbonisée. La jambe droite de son pantalon avait été remontée au-dessus du genou et des bandes de gaze avaient été apposées *post mortem* sur les brûlures de son mollet. C'était un homme grand, massif, puissant. Les journaux l'avaient baptisé « le Gentil Géant », Ronnie le poète aux yeux si expressifs. Pourtant, un jour, il s'était servi de ces grandes mains puissantes, de ces larges épaules et de ces bras musculeux pour arracher la vie d'un être humain.

Je tirai les attaches en Velcro qui fermaient sa chemise de jean bleu pâle, passant en revue le contenu de ses poches comme je le déshabillais. Ce genre d'inventaire fait partie des procédures habituelles, en dépit du fait que son utilité

UNE PEINE D'EXCEPTION

est bien mince après une exécution capitale, puisqu'il est interdit aux détenus d'emporter quoi que ce soit jusqu'à la chaise électrique. Aussi ne fus-je pas peu surprise de découvrir ce qui ressemblait à une lettre, fourrée dans la poche arrière de son jean. L'enveloppe était toujours cachetée et de grosses majuscules la barraient :

ULTRA CONFIDENTIEL.

À ENTERRER AVEC MOI, S'IL VOUS PLAÎT !

– Il faudra faire une photocopie de l'enveloppe ainsi que de son contenu avant de joindre les originaux au reste de ses effets personnels, indiquai-je à Fielding en lui tendant la lettre.

Il la glissa sous le protocole d'autopsie fixé sur un porte-bloc en marmonnant :

– Mon Dieu ! Il est encore plus baraqué que moi.

– Et j'avoue que ça m'en bouche un coin, commenta Susan au profit de mon assistant-chef très bodybuildé.

– Encore heureux qu'il ne soit pas mort depuis très longtemps, ajouta celui-ci, sans ça il aurait fallu y aller avec des poulies.

Les sujets d'imposante musculature deviennent aussi peu coopératifs que des statues de marbre quelques heures après le décès. Toutefois, la *rigor mortis* ne s'était pas encore installée dans le cas de Waddell, et il restait aussi souple que de son vivant.

Il n'en demeure pas moins que nous dûmes conjuguer tous nos efforts pour le transporter sur la table d'autopsie, face contre plateau. Il pesait presque cent vingt kilos et ses pieds dépassaient du rebord. Je commençais de mesurer la surface des brûlures aux jambes lorsque la sonnette de la baie de déchargement résonna. Susan fonça voir qui arrivait et quelques instants plus tard le lieutenant Pete Marino

UNE PEINE D'EXCEPTION

pénétrait dans la salle, imperméable bâillant, une des extrémités de sa ceinture traînant à sa suite sur le carrelage.

– La brûlure située sur la face dorsale du mollet mesure dix centimètres sur deux et demi, et soixante millimètres sur cinq centimètres et demi, dictai-je à Fielding. Elle est d'aspect sec, rétracté et cloqué.

Marino alluma une cigarette. Il s'exclama d'un ton nerveux :

– Ils font tout un foin à cause qu'il a saigné.

– La température rectale est de quarante degrés Celsius, annonça Susan en extrayant le thermomètre avant de préciser : Température relevée à 23 h 49.

– Vous savez pourquoi il a saigné, Doc ?

– Un des gardiens a évoqué un saignement nasal... Il faut qu'on le retourne.

– Vous avez vu ça, là, sur la face interne du bras ? demanda Susan en pointant vers une sorte d'abrasion cutanée.

Armée d'une loupe, j'examinai la plaie sous la lumière violente.

– Je ne sais pas trop. Peut-être est-ce dû au frottement d'une des sangles de contention.

– Il y en a une autre au bras droit.

Je me penchai afin de l'examiner sous le regard vigilant de Marino qui grillait sa cigarette. Nous retournâmes le corps, glissant une cale sous les épaules. Du sang goutta de sa narine droite. Un duvet inégal persistait sur son menton et son crâne, rasés à la va-vite. Je procédai à l'incision en Y.

Susan, qui examinait la langue de l'homme, remarqua :

– On dirait qu'elle porte d'autres égratignures.

– Excisez-la, ordonnai-je en plongeant le thermomètre dans le foie.

– Mon Dieu, murmura Marino dans un souffle.

– Maintenant ?

Susan pointait déjà la lame de son scalpel vers l'organe.

UNE PEINE D'EXCEPTION

– Non. Photographiez d'abord les brûlures autour de la tête. Il faut les mesurer. Ensuite, vous pourrez procéder à l'ablation.

– Merde..., pesta-t-elle. Qui a utilisé l'appareil photo la dernière fois ?

– Désolé, intervint Fielding. Il n'y avait plus de rouleaux de pellicule dans le tiroir, mais ça m'est sorti de l'esprit. À ce propos, ça fait partie de votre boulot de vous assurer que nous n'en manquons pas.

– Ça m'aiderait si vous me préveniez quand le tiroir est vide.

– Les femmes ne sont-elles pas censées être bourrées d'intuition ? Je ne pensais pas nécessaire de vous avertir.

Susan ignore sa dernière remarque et déclara :

– J'ai relevé les dimensions des brûlures localisées autour de la tête.

– Bien.

Elle les dicta à Fielding avant de passer à la langue du condamné.

Marino s'écarta de la table en répétant :

– Mon Dieu, j'm'y ferai jamais, à ce truc.

– La température hépatique est de quarante degrés sept, annonçai-je au profit de mon adjoint.

Je levai le regard vers l'horloge murale. Waddell était mort une heure plus tôt. Sa température corporelle avait peu baissé. Il s'agissait d'un homme très massif. L'électrocution provoque une hausse de la température. Il m'arrivait parfois, même dans le cas d'hommes de corpulence plus modeste, de relever des quarante-trois, quarante-quatre degrés Celsius au niveau de l'encéphale. Tel devait être le cas pour le mollet droit de Waddell, brûlant au toucher, le muscle crispé par une tétanie.

– Ah, je vois une petite zone d'abrasion au bord, déclara Susan, rien de très sérieux cependant.

UNE PEINE D'EXCEPTION

Elle me désigna l'écorchure.

– Vous croyez qu'il s'est mordu la langue assez fort pour saigner comme ça ? s'enquit Marino.

– Non, répondis-je.

– Parce qu'ils en font tout un plat, réitéra Marino en haussant la voix. J'me disais que ça vous intéresserait d'être au courant.

Je suspendis mon geste, appuyant le scalpel contre le rebord de la table. Un détail me revenait :

– Vous étiez témoin, non ?

– Ouais... J'vous l'avais dit.

Tous les regards convergèrent vers lui.

– J'ai l'impression que ça commence à chauffer dehors. Je veux que personne sorte de cette taule sans être escorté.

– Chauffer, comment ça ? s'enquit Susan.

– Des espèces d'allumés hyper religieux traînent depuis ce matin du côté de Spring Street. D'une façon ou d'une autre, ils ont réussi à apprendre que Waddell avait saigné. Quand l'ambulance l'a embarqué pour rejoindre la morgue, ils se sont mis en branle. Ils sont en train d'approcher de l'institut médico-légal, comme des zombies.

– Avez-vous remarqué à quel moment le saignement nasal avait débuté ? demanda Fielding.

– Ouais... Ils lui ont balancé le jus à deux reprises. La première fois, ça a fait comme un super-sifflement, comme de la vapeur qui sortirait d'un radiateur, et le sang a commencé à dégouliner de sous son masque. Ils disent que c'est pas exclu que la chaise ait pas bien fonctionné.

Susan brancha la scie Stryker et nul ne tenta de rivaliser avec le crissement assourdissant de l'appareil comme elle découpait la calotte crânienne. Je poursuivis l'examen clinique des organes. À première vue, le cœur était en bon état ; quant aux coronaires, elles étaient magnifiques. La scie s'arrêta et je repris mes commentaires à l'intention de Fielding :

UNE PEINE D'EXCEPTION

– Vous avez le poids ?

– Le cœur pèse trois cent vingt grammes. Présence d'une adhérence unique de l'oreillette gauche à la crosse aortique. Ah, j'ai même découvert quatre parathyroïdes, au cas où vous ne l'auriez pas encore signalé.

– Si, c'est fait.

Je déposai l'estomac sur une planche de dissection en constatant :

– Il est presque tubulaire.

– Vous êtes sûre ? s'inquiéta Fielding en se rapprochant pour y jeter un œil. Alors ça, c'est bizarre. Un type de cette corpulence doit avoir besoin d'au moins quatre mille kilocalories par jour pour subsister.

– En tout cas, il n'a certainement pas dû les ingérer, du moins pas récemment. Le compartiment gastrique est complètement vide, net.

– Il a pas consommé son dernier repas ? s'enquit Marino.

– De toute évidence.

– Et d'habitude, ils mangent ?

– Oui, en général.

Nous terminâmes à 1 heure du matin et suivîmes les employés des pompes funèbres jusqu'à la baie de déchargement, devant laquelle était stationné le fourgon mortuaire. Lorsque nous quittâmes l'immeuble, des pulsations rouges et bleues déchiraient la nuit par saccades. Les parasites des radios grésillaient dans l'obscurité humide et glaciale, et, de l'autre côté de la chaîne qui encerclait le parking, crépitait un brasier en forme de cercle. Des hommes, des femmes et des enfants nous fixaient, immobiles et silencieux, leurs visages tremblotant dans la lueur incertaine des bougies.

Les employés des pompes funèbres ne perdirent pas de temps et poussèrent à la hâte le corps de Waddell à l'arrière du fourgon avant de refermer le hayon d'un geste brusque.

Quelqu'un dit quelque chose que je ne compris pas et,

UNE PEINE D'EXCEPTION

soudain, une grêle de bougies s'abattit par-dessus la chaîne, comme un ouragan de frêles étoiles, pour rouler doucement sur l'asphalte du parking.

– Quelle bande de tarés ! grogna Marino.

Des mèches rouge orangé et de petites flammes ponctuaient le bitume. Le fourgon recula précipitamment de la baie. Les flashes brandis par une équipe de télévision crépitérent. Je repérai la fourgonnette de Channel 8 garée le long de Main Street. Une silhouette se précipitait sur le trottoir. Des hommes en uniforme avancèrent en direction du petit groupe, écrasant les flammèches sous leurs chaussures, exigeant le départ immédiat des manifestants.

Un des policiers expliqua :

– On veut pas d'histoires... Sauf si un de vous a envie de passer la nuit au poste.

– Bouchers ! hurla une femme.

D'autres voix se joignirent à la sienne, des mains saisirent la chaîne et commencèrent à la secouer.

Marino me propulsa vers ma voiture.

Une sorte de mélopée farouche s'éleva : « Bou-chers, bou-chers, bou-chers... »

Je me bagarrai avec mon trousseau de clés, le fis tomber sur le tapis de sol pour le ramasser aussitôt et parvenir enfin à repérer la clé de contact.

– Je vous suis jusqu'à chez vous, déclara Marino.

Je montai le chauffage au maximum, incapable pourtant de me réchauffer. Je vérifiai à deux reprises que mes portières étaient bien verrouillées. La nuit prenait des allures de toile surréaliste, délimitée par l'étrange asymétrie des fenêtres illuminées ou obscures, et, par instants, des ombres captaient le coin de mon regard.

Je nous servis du scotch dans la cuisine, ayant épuisé ma provision de bourbon.

UNE PEINE D'EXCEPTION

Avec sa coutumière courtoisie, Marino commenta d'un :

– J'sais pas comment vous pouvez avaler un truc pareil.

– Il y a d'autres bouteilles dans le bar. Choisissez ce que vous préférez.

– Ça va, je survivrai.

Je tergiversai, ne sachant comment aborder le sujet, et il était évident que Marino n'allait pas me faciliter la tâche. Il était tendu, le visage empourpré. Des mèches de cheveux gris se plaquaient contre son crâne moite et dégarni, et il fumait comme un pompier.

– Était-ce la première fois que vous assistiez à une exécution capitale, Marino ?

– On peut pas dire que ça m'ait jamais branché.

– Mais vous vous êtes porté volontaire ce coup-ci. Étiez-vous soudain tenté ?

– J'suis sûr que si vous colliez un peu de jus de citron et du soda dedans, ce truc serait à peu près buvable.

– Si vous tenez impérativement à ce que je gâche un excellent scotch, je peux faire un effort.

Il fit glisser son verre dans ma direction et je me levai pour ouvrir le réfrigérateur.

– J'ai du jus de citron vert en bouteille, mais pas de citron frais, proposai-je en jetant un regard dans les différents compartiments.

– Ça marche.

Je versai une giclée de jus dans sa boisson avant d'ajouter un peu de Schweppes. Sans paraître s'étonner de l'étrange mixture qu'il ingurgitait, Marino reprit :

– J'sais pas si vous vous souvenez, mais j'étais chargé de l'enquête sur le meurtre de Robyn Naismith. Moi et Sonny Jones.

– Je n'avais pas encore pris mes fonctions à cette époque.

– Ah, ouais, c'est vrai... C'est dingue, mais parfois j'ai

UNE PEINE D'EXCEPTION

l'impression que vous avez toujours été là. Mais bon, n'empêche que vous devez savoir ce qui s'est passé, non ?

J'étais médecin expert adjoint dans le comté de Dade au moment des faits, et je me souvenais d'avoir suivi l'enquête par les médias. J'avais même un peu plus tard, lors d'un congrès national, assisté à une conférence émaillée d'une projection de diapositives concernant le meurtre. L'ancienne Miss Virginie était d'une beauté saisissante que ne gâchait pas sa magnifique voix d'alto. Son intelligence et son charisme passaient à merveille à la télévision. Elle n'avait que vingt-sept ans.

La défense avait insisté sur le fait que Ronnie Waddell s'était introduit dans l'appartement à seule fin de le cambrioler. Robyn, pour son malheur, l'avait surpris en rentrant de la pharmacie. Les avocats avaient allégué que Waddell ne regardait pas la télévision et ignorait le nom de sa victime ainsi que le brillant avenir qui s'ouvrait devant elle alors qu'il mettait à sac son appartement et qu'il l'agressait avec férocité. Il était si défoncé par la drogue, affirmait la défense, qu'il n'était plus responsable de ses actes. Les jurés avaient rejeté l'hypothèse d'un accès de démence et recommandé la peine de mort.

– Je sais que la pression pour mettre la main sur son assassin a été épouvantable, dis-je.

– Bordel, c'était pas croyable. On avait à notre disposition cette grande empreinte digitale, et aussi les marques de morsures. Y avait trois mecs qui épluchaient tous les fichiers, jour et nuit. Je sais même plus combien d'heures j'ai investies dans cette foutue enquête. Et puis on coince cet enfoiré, simplement parce qu'il se baladait en Caroline du Nord avec, sur son pare-brise, une attestation de contrôle technique périmée. (Il marqua une pause, le visage dur, puis ajouta :) Le problème, c'est que Jones était

UNE PEINE D'EXCEPTION

plus là pour le voir. C'est vraiment pas de bol qu'il ait pas pu assister au retour de manivelle.

– Parce que, selon vous, Waddell est responsable de la mort de Jones ?

– Ben, un peu. Qu'est-ce que vous croyez !

– C'était un de vos amis proches.

– On bossait en équipe aux homicides, on pêchait ensemble, et même qu'on appartenait à la même équipe de bowling.

– Je sais que son décès a été très dur pour vous.

– Ouais... Faut dire que cette affaire l'a achevé. Il bossait comme un dingue, pas assez de repos, jamais chez lui, et, du coup, on peut pas dire que ça arrangeait l'état de son couple. Ça se passait pas trop bien avec sa femme. Il arrêtait pas de me répéter qu'il en pouvait plus, et puis il m'a plus rien dit. Jusqu'à cette nuit où il a décidé de bouffer son flingue.

– Je suis désolée, lâchai-je d'un ton doux, mais je ne crois pas que vous puissiez blâmer Waddell pour la mort de votre partenaire.

– J'avais un compte à régler.

– Et le fait d'avoir assisté à cette exécution l'a-t-il apuré ?

D'abord il ne répondit rien, le regard fixe, la mâchoire crispée. Il termina son verre, aspirant des bouffées de sa cigarette.

– Je vous sers ?

– Ouais. Pourquoi pas ?

Je me levai, concoctai un nouveau mélange, tout en songeant à la multitude d'injustices et de blessures qui avaient modelé Marino. Il avait survécu à une enfance démunie et vide d'amour, grandissant du côté le moins favorisé du New Jersey, dorlotant une méfiance persistante envers tous ceux que la vie avait privilégiés un tant soit peu. Sa femme l'avait quitté il n'y avait pas longtemps, après trente ans de mariage, et personne ne semblait connaître le moindre

UNE PEINE D'EXCEPTION

détail au sujet de son fils. En dépit de sa loyauté, de son respect pour la loi et l'ordre, malgré son impeccable carrière dans la police, l'amour de l'uniforme n'était pas gravé dans les gènes de Marino. Les hasards de l'existence l'avaient propulsé sur un chemin semé d'embûches. Au fond, je redoutais que Marino n'espère nulle paix ou sagesse comme conclusion de sa vie, mais plutôt une revanche. Il y avait une telle colère en lui.

Je revins vers la table de la cuisine.

– J'peux vous poser une question, Doc ? Qu'est-ce que vous ressentiriez si on arrêtait les enfoirés qui ont tué Mark ?

La sortie me prit par surprise. Je refusais de penser à ces hommes.

– Est-ce qu'une part de vous souhaite pas voir ces mecs se balancer au bout d'une corde ? Est-ce qu'une part de vous voudrait pas se porter volontaire pour le peloton d'exécution, juste pour appuyer vous-même sur la détente ?

Mark était mort à Londres, lorsqu'une bombe placée dans une des poubelles de Victoria Station avait explosé au moment précis où il passait devant. Le choc et le chagrin m'avaient catapultée bien au-delà d'une envie de vengeance.

– Avouez qu'il serait grotesque de ma part d'envisager de punir un groupuscule terroriste.

Il me dévisagea quelques instants avant de rétorquer :

– À mettre au chapitre de vos éblouissantes réponses à la mords-moi-le-nœud. Vous leur feriez des autopsies gratos si vous en aviez l'occasion. Même que vous les allongeriez encore vivants pour les débiter avec lenteur. J'veus ai déjà raconté ce qui est arrivé à la famille de Robyn Naismith ?

Je récupérai mon verre.

– Son père était médecin en Virginie du Nord, un type super bien. Six mois après le procès, on lui a diagnostiqué un cancer. Il a été lessivé en deux mois. Robyn était fille unique. La mère a déménagé au Texas et elle a été ratatinée

UNE PEINE D'EXCEPTION

dans un accident de voiture. Elle finira ses jours dans un fauteuil roulant, avec ses souvenirs pour seule compagnie. Waddell a massacré toute la famille de Robyn Naismith. Il a empoisonné toutes les vies qu'il avait approchées.

Je repensai à Waddell, à son enfance à la ferme, et me revinrent des images suscitées par sa méditation écrite. Je le vis, assis sur les marches du porche, mordant à belles dents dans une tomate qui avait le goût du soleil. À quoi avait-il pensé durant la dernière seconde de sa vie ? Avait-il prié ?

Marino écrasa sa cigarette et je le sentis sur le départ.

– Connaissez-vous un certain Trent, détective du comté d'Henrico ? demandai-je.

– Joe Trent. Il faisait partie des brigades cynophiles. Il a été promu sergent, il doit y avoir deux mois de cela, et du coup il a été muté à la division des détectives. Le genre nerveux comme une puce, mais un gars fiable.

– Il m'a appelée au sujet d'un jeune garçon.

Il me coupa net :

– Eddie Heath ?

– J'ignore son nom.

– Un sujet de race blanche, de treize ans ? On est dessus. Lucky's fait partie de notre juridiction.

– Lucky's ?

– La boutique dans laquelle on l'a aperçu pour la dernière fois. C'est sur Chamberlayne Avenue, dans le Northside. (Marino fronça les sourcils avant de demander :) Et qu'est-ce qu'il voulait, Trent ? On lui a dit que le gosse allait pas s'en tirer et il a pris rendez-vous d'avance avec vous ?

– Non, il souhaite que je lui donne mon opinion sur des blessures assez inhabituelles, sans doute des mutilations.

Marino repoussa sa chaise en se massant les tempes.

– Bordel, je déteste quand c'est des gosses. Merde, à chaque fois que vous retirez une ordure de la circulation, y en a une autre qui prend sa place.

UNE PEINE D'EXCEPTION

Après le départ de Marino, je m'installai contre l'âtre de la cheminée du salon, contemplant les vagues incandescentes qui rongeaient peu à peu les braises. J'étais épuisée, et je luttais sans grande énergie contre une tristesse morne et obstinée. La mort de Mark avait démoli quelque chose au plus profond de moi. Force m'avait été d'admettre que tant de moi, tant de ce qui me constituait était indissociable de mon amour pour lui.

Je l'avais rencontré pour la dernière fois juste avant son départ pour Londres. Nous nous étions débrouillés pour déjeuner ensemble rapidement dans un restaurant du centre-ville, quelques heures avant que son avion ne décolle de Dulles Airport. Au bout du compte, le souvenir le plus précis que je conservais de ce moment se résumait à nos coups d'œil furtifs vers nos montres, aux nuages d'orage qui assombrissaient peu à peu le ciel et à la pluie qui tambourinait contre la vitre près de laquelle nous étions installés. Il s'était entaillé le bas de la joue en se rasant. Plus tard, alors que je revoyais son visage, cette minuscule blessure me revint à la mémoire et, étrangement, elle me saccagea le cœur.

Mark était mort en février, au moment où s'achevait la guerre du Golfe. Une sorte d'urgence m'avait poussée à vendre ma maison pour emménager dans un nouveau quartier, sans doute dans l'espoir d'éradiquer le chagrin. En réalité, je m'étais déracinée de mon ancien lieu sans véritablement aller nulle part. Au bout du compte, je m'étais amputée de ces jardins familiers, de ces voisins que je connaissais si bien et qui, parfois, m'avaient réconfortée. Installer cette demeure, organiser ses abords n'avait fait qu'ajouter à mon mal-être. Tout ce que j'entreprenais se traduisait en perte de temps que je pouvais difficilement me permettre, et j'imaginai parfois Mark, hochant la tête en souriant, déclarant :

UNE PEINE D'EXCEPTION

– Pour un être si logique...

Parfois, au cours de ces nuits sans sommeil, j'argumentais :

– Et toi, que ferais-tu ? Hein, bordel, qu'est-ce que tu ferais, *toi*, si tu étais resté et que je sois partie ?

Je revins dans la cuisine, rinçai mon verre, puis me dirigeai vers mon bureau afin d'y consulter les messages qui patientaient sur mon répondeur. Quelques journalistes m'avaient laissé leurs coordonnées. Ma mère et ma nièce Lucy avaient téléphoné. Trois appels étaient muets.

J'aurais adoré posséder un numéro en liste rouge, mais la chose était impossible. Les policiers, les avocats du Commonwealth et les quatre cents médecins légistes de l'État devaient pouvoir me joindre à toute heure. Afin de minimiser l'invasion de ma vie privée, je ne débranchais que rarement mon répondeur, lequel me servait avant tout de filtre, et quiconque se laissait aller à des menaces, voire à des obscénités, courait le risque d'être identifié par l'IN, l'identificateur de numéros.

J'enfonçai la touche de la mémoire de l'appareil et détaillai les chiffres qui s'affichaient sur le minuscule écran. Je tombai enfin sur les trois appels muets et la perplexité le disputa à une vague inquiétude. Ce numéro m'était devenu familier. Il apparaissait plusieurs fois par semaine depuis quelque temps et, à chaque fois, mon correspondant anonyme raccrochait sans prononcer un mot. J'avais même tenté de le rappeler et j'avais eu droit à la désagréable stridulation de ce qui ressemblait à un fax ou un modem. Pour une raison obscure, cette personne – ou cette machine – avait composé mon numéro de téléphone entre 22 h 20 et 23 heures, alors que je me trouvais à l'institut médico-légal, attendant le corps de Waddell. Cette fréquence était absurde. Les appels automatiques, sélectionnés par listing informatique, ne se répétaient pas à de si brefs intervalles

UNE PEINE D'EXCEPTION

et certainement pas à une heure aussi tardive. Quant à admettre qu'un modem tombait sur ma ligne par erreur, il semblait évident que son propriétaire aurait dû s'apercevoir de la méprise depuis pas mal de temps.

Je me réveillai plusieurs fois au cours de cette brève nuit. Le moindre craquement, la plus infime altération des sons de ma maison me faisaient sursauter. Les petits témoins rouges du tableau du système d'alarme scellé en face de mon lit brillaient d'une lueur menaçante, et lorsque je me tournais dans les draps, réarrangeant les couvertures autour de moi, les détecteurs de mouvement – inactivés lorsque je me trouvais à l'intérieur – me fixaient en silence, comme de minuscules yeux rouges. Les rêves se succédèrent, étranges et perturbants. À 5 h 30, j'allumai et m'habillai.

Il faisait encore nuit et je croisai fort peu d'automobilistes en me rendant à mon bureau. Le parking de la morgue était désert, jonché de douzaines de bougies qui m'évoquaient les fêtes d'amour de Moravie et tant d'autres célébrations religieuses. Mais ces petits bâtonnets de cire d'abeille avaient été utilisés en signe de protestation. Quelques heures auparavant, ils s'étaient métamorphosés en armes. Je grimpai à l'étage, préparai le café et me plongeai dans la paperasse que Fielding avait déposée sur mon bureau, intriguée par le contenu de cette enveloppe découverte dans la poche arrière de Waddell. Je m'attendais à lire un poème, une nouvelle méditation ou, pourquoi pas, une lettre émanant de son pasteur.

Au lieu de cela, je découvris la nature de ce que le condamné avait jugé « ultra confidentiel », si important qu'il souhaitait être enterré avec : des tickets de caisse. Si invraisemblable que cela me semblât, l'enveloppe renfermait cinq reçus de péage et trois notes de restaurant, dont l'une pour du poulet frit commandé chez Shoney's deux semaines plus tôt.